LE
MARÉCHAL FERRANT,
OPÉRA-COMIQUE
EN UN ACTE.

Par Mr. QUETTANT.

La musique de Mr. Philidor.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.







NAPLES.
DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.
MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.



ACTEURS.

MARCEL, *Maréchal Ferrant*,

CLAUDINE, *sa sœur*,

JEANNETTE, *sa fille, Amoureuse de Colin*.

COLIN, *neveu de la Bride, Paysan, Amant de Jeannette*.

EUSTACHE,) *Paysans grossiers*.
BASTIEN,)

LA BRIDE, *Cocher du Château, Amoureux de Claudine*.

La Scéne est dans la Boutique de Marcel, la durée de l'action est de trois heures, & son commencement vers les cinq heures du soir en Automne.

Le sujet est tiré du Décameron de Bocace.

Le Théâtre représente une Boutique de Maréchal, une Forge sur le devant, & un peu plus loin du côté opposé une cave environnée d'une barriére.

L E

MARÉCHAL FERRANT,

OPERA-COMIQUE.

SCÉNE PREMIERE.

MARCEL *dans sa boutique, travaillant à sa forge, battant alternativement sur l'enclume.*

ARIETTE.

CHantant à pleine gorge,
Dès que je vois le jour,
J'écarte de ma forge
Le sommeil & l'amour;
Tout en train
Dès l'matin,
Sans chagrin
J'ons courage,
Je bas l'fer,
Le marteau,
Tôt, tôt, tôt,
Fait tapage.
Un petit couplet

Graiſſe le ſo ſſlet,
Ça donne cœur à l'ouvrage.
En battant,
Patatan,
Pan, pan, pan,
J'ans courage;
Car le bien ne vient point en dormant.

Cinq heures ſont ſonnées, la nuit viendra bientôt. Faut que j'aille porter mon mémoire au Château, & que je m'habille. (*Il appelle*) Claudine, Jeannette, Claudine, Je gagerois qu'elles ſont encore en querelle.



SCÉNE II.

CLAUDINE *entrant précipitamment avec* JEANNETTE.

TRIO.

CLAUDINE.

OUi, oui je le dirai.

JEANNETTE.

Ma Tante.

CLAUDINE.

J'empêcherai,
Qu'une petite étourdie
A ſa tête ſe marie.

MARCEL.

Ma cravate, mes bouts d'manches

Et mon habit des Dimanches.

CLAUDINE.

Marcel.

JEANNETTE.

Mon pere.

MARCEL.

Paix là;

Ensemble.

CLAUDINE. (C'est moi qu'on écoutera.

JEANNETTE. (C'est moi qu'on écoutera.

MARCEL. (Les bavardes que voilà!

CLAUDINE.

Marcel.

JEANNETTE.

Mon pere.

MARCEL.

Paix là.

Ma cravate.

CLAUDINE.

L'insolente;

MARCEL.

Mes bouts d'manches.

JEANNETTE.

C'est ma tante.

MARCEL.

Morbleu, ça m'impatiente.

CLAUDINE.

C'est Jeannette.

JEANNETTE.

C'eſt ma tante :

Enſemble.

CLAUDINE. (Je veux vous conter cela.
JEANNETTE. (La méchante que voilà !
MARCEL. (Les bavardes que voilà !

CLAUDINE *précipitamment & marquée.*

Jeannette,
En cachette,
Coquette parfaite,
A l'ardeur
D'un trompeur,
D'un fripon,
Répond.

MARCEL.

Bon
Claudine
Mutine,
Bavarde,
Criarde,
M'étourdit,
M'aſſourdit
Par ſon bruit
Maudit.

JEANNETTE.

Oui, ma tante
Prudente
Déſire
Pour l'objet
Qui étoit
Mon fait:

MARCEL.

Paix qu'on ſe taiſe.

CLAUDINE.

L'inſolente.

MARCEL.

Qu'on ſe taiſe.

JEANNETTE.

C'eſt ma tante.

MARCEL.

Paix là, ventrebleu, paix là.

Enſemble.

CLAUDINE. (Non je n'en démordrai pas.
JEANNETTE. (Je ne vous céderai pas.
MARCEL. (Quel vacarme! quel fracas!

Silence, morbleu, ſilence, ces femmes là ſont plus têtues que des mules de meûnier. C'eſt donc pour des Amoureux qu'on fait tout ce bruit-là?

CLAUDINE.

Air: *Cahin, caha.*

Oui votre fille,
Contre mon ſentiment,
Et ſans votre agrément,
A ſçu faire un Amant:
Du feu le plus ardent
Pour lui ſon cœur pétille.

C'eſt Colin:
Un Fermier voiſin
Eſt, dit-on, ſon pere.

Voilà le myſtère :
Cela vous regarde.
Prenez-y bien garde.
Le drôle eſt fin ; penſez y bien,
Car je ne vous répons de rien.

MARCEL.

Quel diable eſt-ce-que ce Colin. J'en entens toujours parler, & je ne l'ai jamais vû.

JEANNETTE.

Ah! mon pere il eſt tout-à fait aimable.

CLAUDINE.

Jour de Dieu ! vous ſouffrez qu'une morveuſe à dix-huit ans ait déjà des Amoureux ?

MARCEL.

Vous en avez bien, vous qui êtes veuve, & qui avez preſque mon âge. (*à Jeannette.*) Tu ſerois donc bien aiſe d'être mariée Jeannette ?

JEANNETTE.

Oui, mon pere. (*à part.*) Il va me donner Colin en dépit de ma tante.

CLAUDINE *à part.*

J'enrage.

MARCEL.

Connois-tu Monſieur la Bride, le Cocher du Château ?

JEANNETTE.

Oui vraiment, je l'ai vu ; il étoit cet été l'Amoureux de ma tante. (*à part.*) C'eſt juſtement l'oncle de Colin.

CLAUDINE (*à part.*)

J'étouffe.

MAR-

MARCEL.

C'eſt à lui que je te marie.

JEANNETTE.

A qui, mon pere?

MARCEL.

Pardi à Monſieur la Bride. Eſt-ce que je parle Hébreu!

JEANNETTE.

Ah, comme j'avois pris le change!

CLAUDINE.

Je reſpire.

MARCEL.

Eh bien, tu ne dis rien, Jeannette?

JEANNETTE.

Air: *Je voudrois bien me marier.*

Je ne veux plus me marier.

MARCEL.

Y penſes-tu ma chere?
Tout à l'heure à m'en ſupplier.
Je t'ai vû la premiere.

JEANNETTE.

Je ne veux plus me marier.
N'y penſons plus; mon pere.

MARCEL.

Eſt-ce la peur d'aller ſur les briſées de ta tante!

CLAUDINE.

Oh! qu'à cela ne tienne.

Air: *Sans compliment.*

Je ne ſuis pas, quoi que l'on diſe,
Si méchante que l'on me fait?
De bon cœur je vous autoriſe,

Sans

Sans régarder mon intérêt.
Je songeois à Monsieur la Bride;
Mais puisque ce parti lui plaît,
A le céder je me décide
Que Jeannette en use à présent
Sans Compliment.

MARCEL.

Eh bien, voilà parler, cela : je suis pourtant venu à bout de les contenter toutes deux. Allons, Jeannette, de la joye. Claudine, la clef du coffre: que j'aille me faire brave. Vous m'avertirez quand le Compere la Bride sera arrivé. Que j'ai de plaisir à vous voir bonnes amies! Vive un homme de tête pour mettre la paix dans un ménage.

(*Il sort.*)



SCÉNE III.

JEANNETTE, CLAUDINE.

JEANNETTE *à part.*

MA tante est cause de tout le mal qui m'arrive; mais j'en aurai vengeance.

CLAUDINE.

Que marmottez-vous la petite sotte? Je crois que vous avez de l'humeur. Je vous le conseille vraiment: allons levez la tête, Madame la Bride.

JEANNETTE *impatientée.*

Je ne porterai jamais ce nom là.

CLAU-

CLAUDINE.

Vous le porterez, je vous assûre;
Dès aujourd'hui.

JEANNETTE.

Non.

CLAUDINE.

Si.

JEANNETTE.

Je n'y consentirai pas.

CLAUDINE.

Vous y consentirez; ou bien ... Ne raisonnez pas; car, vois-tu ... Jeannette ... ne me mets pas en colère, ne m'obstinez pas davantage.

ARIETTE.

Je suis douce, je suis bonne;
Mais jarni lorsque j'ordonne,
Que personne ne raisonne:
Car l'on me diroit pourquoi,
On auroit affaire à moi.
Je n'ai point l'ame jalouse;
Mais je veux avoir Colin,
Sotte, s'il faut qu'il t'épouse;
Je l'étrangle dès demain,

JEANNETTE.

Nous verrons.

SCÉ-

SCÉNE IV.

CLAUDINE, JEANNETTE, LA BRIDE.

CLAUDINE.

J'Apperçois Monſieur la Bride, votre époux futur.

LA BRIDE.

Votre ſerviteur, Dame Claudine.

Air : *Ton humeur eſt Catherine.*

Toujours cette œillade fine,
Cet abord leſte & fringant.

CLAUDINE.

Vous toujours d'humeur badine,
Toujours aimable & galant.

LA BRIDE.

Si jamais l'amour propice
Chez vous daigne m'enrôler,
Mon cœur à votre ſervice
Ne demande qu'à rouler.

CLAUDINE.

Vous êtes trop bon Cocher pour une ſi médiocre voiture.

LA BRIDE.

Air : *Vous avez bien de la bonté.*

Friponne a badiner les gens.
Vous vous plaiſez ſans ceſſe.

CLAUDINE.

En bonne foi, ces complimens.

Iro-

Iroient mieux à ma niéce.

LA BRIDE.

Jeannette avec tant de beauté
Aura quelque amant plus aimable,
Plus agréable.

JEANNETTE.

Monſieur, ſans vanité.
Vous avez dit la vérité.

CLAUDINE.

Qu'eſt-ce que vous dites donc, petite inſolente! Excuſez, Monſieur la Bride, ça ne ſçait pas vivre. Allez avertir votre pere que Monſieur eſt ici.

JEANNETTE.

J'y vais, & je me ſervirai de l'occaſion pour faire ſçavoir à Colin tout ce qui ſe paſſe. Que je hais ce Monſieur la Bride! Il a l'air auſſi méchant que ma tante.

CLAUDINE.

Obéiſſez-vous?



SCÉNE V.

LA BRIDE, CLAUDINE.

LA BRIDE.

JE me ſouviendrai long-tems de vous, Dame Claudine, ma foi, ſi vous aviez voulu...

CLAUDINE.

Hé bien.

LA

LA BRIDE.

Air : *Mais ouidà : je sens cela, &c.*

Sans regret
Je l'aurois fait
Le saut
Qu'on fait toujours trop-tôt.
Pourriez-vous
Prendre un Époux
Plus gai, plus doux,
Plus vif & moins jaloux ?

Si quelqu'un
N'est point importun,
C'est bien moi :
Car dans mon emploi,
Au point du jour,
Plus d'Amour ;
On s'empresse,
Et l'on laisse
Sa femme la maîtresse.

Sans regret &c.

CLAUDINE.

Taisez-vous, Badin : voici mon frere.

SC-

SCÉNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS ET MARCEL.

MARCEL.

C'Eſt donc vous, Monſieur la Bride ;

LA BRIDE.

Bon jour, compere Marcel ; comment cela va-t'il,

MARCEL.

Comme les affaires ; tantôt bien, tantôt mal.

LA BRIDE.

Je viens arrêter votre Mémoire : avez-vous mis les Articles en ordre ?

MARCEL.

Les Articles ſont dans ma tête. Ne croyez-vous pas que je paye un Commis pour me tenir mes Livres ? Cela eſt bon chez les Financiers.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

On voit là plus d'un grand Nicaiſe,
Penché ſur le dos d'une chaiſe,
Attendre l'heure du répas
En s'entretenant de fadaiſe.
Et mettant aux dépens d'un bras
Tout un lâche corps à ſon aiſe.

Pour moi, je me ſers de mes deux bras, je m'en

m'en porte mieux ; le travail eſt un marchand qui tient magazin de ſanté, & qui ne trompe jamais ſes chalans.

LA BRIDE.

Sur-tout quand ils le ſatisfont auſſi exactement que vous. Mais ſi nous buvions un coup par là-deſſus.

MARCEL.

Volontiers, la réflexion eſt bonne ; j'oubliois le principal, Claudine ; allez nous chercher une bouteille du meilleur de la cave, & rinſez des verres.

LA BRIDE.

Air : *Ami ſans regretter Paris*, &c.

Eh ! mais buvons de celui-ci.

MARCEL, *le retenant avec précipitation.*

Laiſſez-là ce breuvage.

LA BRIDE.

Seroit-ce du poiſon ?

MARCEL.

Nenni.

Mais craignez-en l'uſage.

C'eſt un breuvage qui a la vertu de ſuffoquer ſur le champ comme le plus ſubtil poiſon, & d'aſſoupir pendant une demi-heure. Je l'ai compoſé pour un homme à qui je dois, ſauf votre reſpect, avoir l'honneur de couper une jambe demain matin.

LA BRIDE.

Cela eſt donc bien dangereux ?

MARCEL.

Tout le mal que cela cauſe, eſt de faire dormir un peu plus qu'on ne voudroit. En voulez-vous goûter ?

LA

LA BRIDE.

Bien obligé. Vous vous mêlez donc toujours de Médecine?

MARCEL.

Toujours; & si vous êtes jamais malade, mon ami, venez à moi; je me fais fort de vous expedier aussi habilement qu'aucun Docteur de la Faculté.

LA BRIDE.

Grand'merci.

MARCEL.

ARIETTE.

Oui, je suis
Expert en médecine?
Et ce n'est pas la mine
Qui fait l'homme de prix.

Pendant ce tems, les femmes vont & viennent; apportant des verres & du vin.

Ayez l'air
Maigre & blême,
Comme un Clerc.
Sur la fin du Carême;
Soyez traînant,
Foible, souffrant,
Et languissant:
Je ferai mon affaire
De vous rendre, compere;
Dispos & bien portant,
Disant la Chansonnette,
Trinquant, faisant goguette
Pour l'art Médecinal;
Marcel n'a point d'égal.

Voici du vin. (*aux femmes.*) Allez-vous-en vous autres; il ne faut pas que les femmes soient là quand on parle d'affaires.

CLAUDINE, *bas à Marcel,*

Vous allez parler du mariage?

MARCEL, *bas.*

Ne vous inquiétez pas.

JEANNETTE *bas à son pere.*

Mon pere, vous ne me donnerez pas ce vilain mari-là.

MARCEL.

Marchez, marchez, petite fille.

(*Jeannette sort.*)

SCÈNE VII.

MARCEL, LA BRIDE.

LA BRIDE.

QU'est-ce qu'elle a dit?

MARCEL.

Rien; c'est une fantaisie: ces diablesses de femmes en ont la tête pleine. Allons, revenons à notre Mémoire: mettez-vous là, je vous dicterai les Articles.

LA BRIDE.

Vous êtes Médecin; comment? est-ce que vous ne sçavez pas écrire?

MARCEL.

Si fait; mais je ne sçais pas lire. Etes-vous prêt?

LA BRIDE.

Dictez.

DUO.

LA BRIDE.

Premierement.

MARCEL.

Premierement, buvons...

Bon, j'y suis maintenant,

Ferré la mule de Madame

Pendant un an,

Quatre louis.

LA BRIDE.

Mais c'est la ferrer, sur mon ame;

Et diablement.

Ensemble.

MARCEL.	C'est tout en conscience.
LA BRIDE.	C'est voler d'importance.

MARCEL.

Ecrivez donc.

LA BRIDE.

Ah! le fripon.

MARCEL.

Point de façon.

LA BRIDE.

Oh! le larron.

MARCEL.

Traité, soigné pendant deux ans;

Toutes les bêtes de céans.

LA BRIDE.

Toutes les bêtes de céans!

MARCEL.

Mille francs.

LA BRIDE.

Mille francs! Sçavez vous quelle somme.
Cela fait?

MARCEL.

Mille francs.
Mais buvons..

LA BRIDE.

Ah! quel homme!

MARCEL.

Allons, à votre santé. Bien.
Plus, pour le valet d'écurie.
Ensemble avec le cheval pie,
Pour visites & soins....

LA BRIDE.

Combien?

MARCEL.

Rien.

LA BRIDE.

Ah! c'est bon marché, compere.

MARCEL.

Mais pour médicamens, clystére,
Huile, apozéme, & cetera,
Douze louis.

LA BRIDE.

Comment, diable! voilà
Un Mémoire d'Apoticaire,

MAR-

MARCEL.

A propos de mémoire,
Nous oublions de boire.

Ensemble.

LA BRIDE. Cela ne passera jamais,
MARCEL. Nous oublions de boire.
Plus, il m'est redû d'ancien compte.

LA BRIDE.

Encor? Morbleu, c'est une honte
Cela ne passera jamais.

MARCEL.

Paix;
Nous nous arrangerons après.
Vous faites là des difficultés d'honnête homme, qui vous feroient passer pour un valet de Procureur. Quand on est dans certaines maisons, faut il être si scrupuleux?

Air: *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

Un Grand doit se laisser voler,
C'est un air qui sent l'opulence:
Ce seroit le déshonorer.
Que d'avoir trop de conscience.

LA BRIDE.

Ma foi, mon cher, j'ai toujours été Cocher; j'aurois peut être été fripon comme tant d'autres, si j'eusse été dans le cas: mais les profits de l'écurie n'engraissent pas comme ceux de la cuisine, & des offices.

MARCEL.

C'est que les mets qu'on y consomme, ne se

prêtent pas aux épices. A votre santé, compere; j'ai une affaire à vous proposer.

Air: *Des favoris de la gloire.*

Je vous crois pour moi du zèle.

LA BRIDE.

Ne doutez point de cela.

MARCEL.

Jeannette vous paroît-elle
Avoir des attraits?

LA BRIDE.

Oui dà.

MARCEL.

Si bien que sans défiance
On la pourroit proposer.

LA BRIDE.

Morbleu; personne, je pense.
Ne voudroit la refuser.

MARCEL.

Eh bien, Monsieur la Bride: voilà le parti trouvé. Si vous voulez l'épouser, j'ai quelque argent comptant: celui que je vais recevoir au Château, joint à-cela, lui fera une petite dot bien honnête.. Qu'en dites-vous?.... Cela est-il décidé?

LA BRIDE.

Vous êtes pressant compere Marcel.

MARCEL.

Ne dites-vous pas que vous trouvez ma fille jolie?

LA BRIDE.

Cela est vrai, elle me plairoit beaucoup.

MAR-

MARCEL.

Eh bien, je vous la donne. Quelle réflexion y a-t'il à faire après-cela?

LA BRIDE.

Ma foi, compere, si vous voulez que je vous dise, mon dernier mariage m'a tant rassasié de jeunesse, que j'ai juré de ne plus en tâter.

MARCEL.

Sotise.

LA BRIDE.

ARIETTE.

Quand pour le grand voyage
Margot plia bagage;
Des cloches du village
J'entendis la leçon,
Din, di, dan, don:
Et je promis d'en faire usage;
Console-toi, pauvre mari:
Te voilà bien; mais restes-y.

Après mainte complainte,
Sur une peinte
Je fis serment
De fuir tout engagement;
Pour l'homme sage,
Un doux veuvage
Est l'avantage
Le plus charmant.
Quand pour le grand voyage, &c.

MARCEL.

Ces fermens-là sont comme ceux des buveurs qui veulent que le diable les emportent, s'il retournent

au cabaret : ils manquent tous de parole : A-t'on jamais vu le diable venir leur en faire des reproches?

LA BRIDE.

Je suis trop vieux pour votre fille.

MARCEL.

Tant mieux ; elle vous en sera plus utile. Jeune cheval à vieux maquignon, gna rien de mieux, ça forme l'un : & ça exerce l'autre. Jeannette, elle n'ignore de rien ; ça canse, ça chante, ça jase, ça coud, ça tricotte : elle n'aura pas sa pareille pour gouverner une maison.



SCÉNE VIII.

LES ACTEURS PRECÉDENS. JEANNETTE.

MARCEL.

LA voici. Viens, mon enfant; tu veux un mari, voilà Monsieur la Bride qui te prend pour femme : fais-lui ton compliment. Elle est interdite! Allons; pour t'encourager, embrasse ton Prétendu.

JEANNETTE.

Mon pere.

LA BRIDE, *se baisse pour embrasser Jeannette. Elle se recule.*

Pourquoi la contraindre?

LA

MARCEL.

Allons, baiſe donc, nigaud. Bon. Je ſuis content de toi, Jeannette; continue à m'obéir. Je m'en vais au Château: nous reviendrons dans une heure. Où eſt Claudine?

JEANNETTE.

Elle eſt ſortie.

MARCEL.

Eh bien, te voilà Maîtreſſe; aie bien ſoin de la maiſon: tire-nous du vin, fais nous un bon ſoupé, & je t'aimerai bien. Fais attention à tout cela; accoutume toi au ménage.



SCÉNE IX.

JEANNETTE, *ſeule*.

SI Colin venoit à préſent, je l'ai fait avertir. Je ſuis ſeule: j'ai tant de choſes à lui dire. Il me paroit tarder aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire.

ARIETTE.

Quand on aime bien,
On ſouffre ſans peine
L'abſence, la gêne;
On chérit ſa chaîne:
Le reſte n'eſt rien.

Mon

Mon amant eſt tendre :
Mon cœur à l'attendre
Sent des attraits ;
Mais
Mon ame conſtante
Seroit plus contente
Si je le voyois.

Mais je l'apperçois. Viens donc; je mourois d'impatience.

SCÉNE X.

JEANNETTE, COLIN.

COLIN.

AUſſitôt que j'ai été averti, je ſûis accouru.

Air : *Ne v'la-t'il pas que j'aime ?*

Pourrois-tu douter un moment
De mon ardeur extrême,
Et de mon tendre empreſſement
A ſervir ce que j'aime?

JEANNETTE,

Tu ſçais le malheur qui nous ménace?

COLIN.

Eſt-il vrai qu'on veut nous déſunir ?

JEANNETTE.

C'eſt ma tante Claudine, cette méchante femme, qui nous joue ce tour-là pour t'épouſer elle-même. Y conſentirois-tu ?

CO-

COLIN.

Moi! plutôt mourir, que d'être à d'autres qu'à ma chere Jeannette. Quel eſt l'époux qu'on te propoſe?

JEANNETTE.

C'eſt Monſieur la Bride, le Cocher du Château?

COLIN.

Mon oncle!

JEANNETTE.

Lui-même.

COLIN.

Il n'y a rien encore de décidé:

Air: *Nous autres bon villageois:*

Ne t'affliges pas crois-moi:
Je l'inſtruirai de ma tendreſſe.
S'il me ſçait aimé de toi,
Senſible à l'ardeur qui me preſſe,
Il empêchera le deſſein
Qu'on a de me ravir ta main.

JEANNETTE.

Mais ſi tu n'a pas ſon appui!

COLIN.

Nous pouvons compter ſur lui:

JEANNETTE.

Tout cela ne me raſſure pas.

COLIN.

Tes inquiétudes me déſeſpérent.

JEANNETTE.

Ta confiance me met hors de moi-même. Tiens, Colin, ſi tu m'aimois bien, tu ſerois moins tranquille.

CO-

COLIN.

Peux-tu me faire ce reproche ?

ARIETTE.

Charmant objet de ma flâme,
Ne doute point de mes feux :
La constance de mon ame
S'entretient dans tes beaux yeux,

Quand je te quitte
Mon cœur s'agite,
Tout me dépite ;
Je sens hélas !
Qu'il faut languir où tu n'es pas.
Dans nos bois,
Quand je vois
Le ramier
S'égayer.
Je dis alors en moi-même :
Il est près de ce qu'il aime.
Que ne puis-je être aujourd'hui
Aussi fortuné que lui !

Charmant objet de ma flâme, &c.

JEANNETTE.

Pourrois-je ne pas t'aimer, quand tu me montre tant d'ardeur ? Va, l'on a beau me le défendre.

ARIETTE,

Si l'on dit que je t'adore,
Colin, on a bien raison :
Dût-on m'en blâmer encore,
Je ne dirai jamais non.
Qu'une autre puisse te plaire,

Qu'

Ce sera par ses attraits:
Mais si ta flamme légére
Se fixe à la plus sincére,
Tu ne changeras jamais.
Si l'on dit, &c.

COLIN.

N'ayons donc plus de querelle, & compte sur mon empressement à me procurer le seul bien... qui.... m'intéresse.

JEANNETTE.

Qu'as-tu?

COLIN.

Je me sens altéré: j'ai tant couru pour venir.... Qu'est ce que c'est que ces bouteilles-là!

JEANNETTE.

C'est le reste du goûté de ton oncle, & de mon pere. Celle-ci est entamée prens ce verre.

Air: *Jeanneton mon cœur*, &c.

Bois ce coup de vin

COLIN.

Vers de ta main,
Il n'en est point de meilleur
Pour me pour me pour me remettre
Il n'en est point de meilleur
Pour me remettre en bonne humeur.

JEANNETTE.

Comment te trouve-tu?

COLIN.

Cela m'a fait grand bien. Mais ce vin-là m'a paru d'un autre goût que le vin ordinaire.

JEANNETTE.

C'est ton altération qui en aura été cause.

Air

Air : *Allons donc, jouez violons.*

* Mais c'est assez rester ensemble ;
Quelqu'un peut arriver. Je tremble
Qu'on ne te surprenne au logis,
Il faut, mon cher faire retraite,
Aime-moi, compte sur Jeannette,
Sur l'amour que je t'ai promis,
Ressouviens-toi de mes avis.
Parle à ton oncle, & peins ma flamme,
Dis que tu veux m'avoir pour femme,
Dis que nous nous aimons tous deux.
Dis-lui qu'il couronne nos feux.
Mais qu'as-tu donc ? Loin de m'entendre,
Le sommeil paroît te surprendre.

COLIN.

Je n'en puis plus.

JEANNETTE.

Quel accident ?
D'où vient cet assoupissement ?

COLIN.

Ah ! Jeannette.

JEANNETTE.

Qu'as-tu ? Il chancele. Répons-moi donc.

COLIN.

Je me sens suffoqué.

JEANNETTE.

Où trouver du secours ? Je ne puis plus me soutenir.

CO-

* Pendant ce tems la suffocation commence à faire son effet.

COLIN.

ARIETTE.

Mon cœur s'en va,
Mon œil se trouble.
Qu'ai-je bu là ?
Mon mal redouble.
Ah !
Mon cœur s'en va,
Prenons courage.
Triste destin !
Maudit breuvage !
Pauvre Colin !
Le jour s'éteint.
Je meurs, je tombe. *(Il tombe sur une chaise.)*
Quelles douleurs !
Ah ! je succombe.
Ah ! je me meurs. *(Il s'endort.)*

JEANNETTE.

Colin. J'ai beau l'appeller, il ne me répond point.....Il est mort..... je n'en puis plus douter : ce breuvage l'aura empoisonné. Que vais je devenir ? Pauvre Jeannette ! Si mon pere vient. J'entens quelqu'un. Où me mettre ? où fuir ? Ce sont deux étrangers ; rassurons nous ! ils pourront peut-être me tirer d'embarras.

SCÉNE XI.

JEANNETTE, BASTIEN, EUSTACHE, COLIN *endormi*.

BASTIEN.

BOn jour, la belle enfant.

JEANNETTE.

Mes amis, j'implore votre ſecours.

EUSTACHE.

Du ſecours, c'eſt bian dit: je v'nons pour vous en demander. J'm'appellons Euſtache.

JEANNETTE.

Ce jeune homme vient de s'évanouir.

BASTIEN.

Not'âne eſt à l'agonie.

JEANNETTE, *à Baſtien*.

Je le crois mort.

BASTIEN.

Not'âne eſt mort?

JEANNETTE.

Eh non, bon homme, je ne parle point de votre âne.

BASTIEN.

Pargué, j'en parlons nous.

EUSTACHE.

J'voulons conſulter le Maréchal.

JEAN-

JEANNETTE.

Un peu de patience.

JEANNETTE, *à Eustache*.

Ecoutez-moi.

EUSTACHE.

J'nons pas le loisir.

JEANNETTE, *à Bastien*.

Un moment.

BASTIEN.

J'nons pas le tems.

JEANNETTE.

De grace.

EUSTACHE.

Non, morgué. Queu cérémonie faut ici pour se faire entendre! quand ce seroit l'antichambre d'un Receveur des Tailles. J'voulons un conseil; je paierons bien: faites-nous parler au Maréchal.

JEANNETTE.

Il est sorti; mais il reviendra bien-tôt.

EUSTACHE.

Que ne le disiez-vous? J'allons boire bouteille en l'attendant. Vians-t'en Bastien.

JEANNETTE.

Eh! Messieurs, vous avez l'air si bonnes personnes, si compatissans. Pouvez-vous me refuser ce que je vous demande?

EUSTACHE.

Qu'est-ce qu'vous d'mandais?

JEANNETTE.

De me voir débarrassée de ce jeune homme. Il est venu pour consulter mon pere: il avoit chaud;

ce breuvage qu'il a pris pour du vin, l'a mis dans l'état où vous le voyez.

EUSTACHE.

Ce n'sera rien; il est p't'être mort : mais faut attendre. Votre pere sçaura queuq' secret pour le faire revivre, lui qu'en a tant.

JEANNETTE.

Je serois perdue s'il venoit à le voir ici. Il faut tout vous avouer : c'est mon amant.

BASTIEN.

Diantre, c'est comme çà que vous l's'acmodais ?

JEANNETTE.

Tirez-moi d'embarras; portez-le hors de la maison.

EUSTACHE.

Non, morgué. La belle proposition! On diroit que c'est nous qui l'avons tué.

JEANNETTE.

Il passe peu de monde par ici.

AIR: *Des pendus.*

Notre maison est à l'écart.

EUSTACHE.

C'est courir un trop grand hazard.
Morgué, vous êtes jeune fille
Bian attrayante, bian gentille;
Mais je ne somm' pas curieux
D'être pendus pour vos beaux yeux.

JEANNETTE.

Ecoutez. Il y a un autre moyen qui ne vous expose point. Cachez-le pour le présent dans notre cave jusqu'à la nuit. Il commence à faire obscur : vous

vous viendrez par la porte de derrière : & vous l'emporterez. Je vous donnerai quatre bouteilles de vin pour votre peine.

EUSTACHE.

Quatre bouteilles ? Bastien, ne te sens-tu pas l'ame émue ?

BASTIEN.

Oui morgué, ces quatres bouteilles-là m'ont attendri le cœur.

EUSTACHE.

Allons, aide-moi à l'emporter jusqu'à cette cave. Jeannette, quatre bouteilles au moins.

JEANNETTE.

Je vous les promets, comptez sur ma parole.

AIR : *Des Pélerins de St. Jacques.*

La frayeur a tari mes larmes :
Dans mon malheur,
Il faut dévorer mes alarmes ;
Et ma douleur.
Contraindre à cacher mes sanglots ;
Triste, incertaine,
Je n'ose ni pleurer mes maux,
Ni gémir dans ma peine.

LES PAYSANS, *reviennent.*

EUSTACHE.

V'là qu'est fait.

BASTIEN.

Mais le médecin, quand le verrons-nous ?

JEANNETTE.

Ma tante vient : elle vous satisfera comme

mon pere : mais ne lui dites rien de ce qui s'est passé.

EUSTACHE.

Ne craignez rien.



SCÉNE XII.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDINE.

QUe veulent ces gens-là?

JEANNETTE.

Ils viennent demander un avis à mon pere; je leur ai dit de vous consulter.

(Elle sort.)

CLAUDINE.

De quoi s'agit-il?

TRIO.

TRIO.

CLAUDINE.	BASTIEN.	EUSTACHE.
Que voulez-vous?		
Il est sorti.	M. le Maréchal	C'est que...;
Tantôt il reviendra; Vous lui direz cela. Finissez. Vous m'étourdissez. (*le contrefaisant.*) Hi, han! hi, han! Clopin, clopant, Vous me rompez la tête. Eh! revenez tantôt. Chercher ce qu'il faut.	C'est que, sauf votre respect, notre âne a certain mal. Il ne boit plus. Quand on le mene A la fontaine, Au lieu de boire, hi, han! hi, han! Il ne fait que braire. Que faut il lui faire? Hi han! hi han! hi han! La pauvre bête! Il y sera tantôt. Nous reviendrons tantôt.	C'est que ma cavale est boiteuse. Elle à la jambe douloureuse. Elle va clopinant Clopin, clopant: Que faut il faire? Elle va clopinant &c. La pauvre bête? Nous reviendrons tantôt

TOUS.

A tantôt, à tantôt:

On pourroit mettre cette Piéce en deux Actes, & terminer ici le premier, en allant tout de suite à l'Ariette.



SCÈNE XIII.

JEANNETTE, *seule.*

LEs voilà partis ; je reste abandonnée à la plus cruelle agitation. Mon pere, ma tante ; tout m'effraye ; tout m'afflige : je ne serai pas tranquille que Colin ne soit hors d'ici ; Hélas ! faut-il être réduite à faire des souhaits si différens de ceux que je faisois !

ARIETTE.

J'ai perdu tout ce que jaime :
Rien ne me sera plus cher.
Mais que ferai-je moi-même.
Si Colin est découvert ?
Du trouble qui m'inquiette,
Quelqu'un aura-t-il pitié ?
Pour cette pauvre Jeannette,
Aura-t'on quelque amitié !
N'est-il point une retraite
Qui puisse cacher Jeannette ?
De cette pauvre Jeannette
Aura-t-on quelque pitié ?

J'apperçois mon pere, tâchons de lui cacher ma tristesse.

SCÈ-



SCÉNE XIV.

LA BRIDE, MARCEL.

DUO.

LE bon vin est l'ame de la vie.
Au Château que ne suis-je toujours,
Bons morceaux, & bonne compagnie,
Je voudrois passer ainsi mes jours.

ENSEMBLE.

LA BRIDE. Qu'en dites-vous, Compere ?
MARCEL. Je suis ravi, Compere.

LA BRIDE.

Bon vin & bonne chere
Sont beaux & bons vraiment,
A deux. Mais ma foi, vive l'argent.

MARCEL.

Chez vous avec la joie
On a de la monnoie.
Avec les politesses
On donne des espéces:
Ailleurs ont fait des complimens,
Et l'on ne paye point les gens;
C'est la mode chez bien de Grands.

A deux.

Mais au Château, Compere:
C'eſt un autre manière;
On eſt payé, puis bien traité.

(LA BRIDE. Le Daron vous a contenté.
A deux. (
(MARCEL. Du Daron je ſuis enchanté.

A deux.

Buvons à ſa ſanté.

LA BRIDE.

Vous devez le rogome.

MARCEL.

C'eſt vrai; j'y ſuis honnête-homme:
Du Daron je ſuis enchanté;

à deux.

Buvons à ſa ſanté.

Claudine...ah! te voilà, Jeannette, va dire à ta Tante qu'elle nous envoye de la lumière & une petite bouteille de ct'affaire.

LA BRIDE.

Et donnez-lui un petit baiſer de ma part. Morbleu, pere Marcel, Dame Claudine eſt bien aimable: quand j'y penſe, cela me met en bonne humeur, je danſerois volontiers. Gai, allons gai.

(Il prend la main de Marcel comme pour le faire danſer.)

MARCEL.

Je crois que vous êtes un peu gris, Compere la Bride.

LA BRIDE.

Moi, je ſuis de ſang froid, aſſurément.

MAR-

MARCEL.

Eſt-ce que vous avez oublié que vous êtés mon Gendre ? Voudriez-vous auſſi devenir mon Beau frere tout en même-tems? Cela ne ſe peut pas, Compere : faut d'la raiſon à tout.

LA BRIDE.

C'eſt juſte.

MARCEL.

Etre gris pour avoir bû votre part de ſix bouteilles, c'eſt une honte : vous n'avez pas une tête de Cocher, c'eſt une tête de linotte.

LA BRIDE.

Qu'appellez-vous? Linotte toi-même, entendez-vous? Apprenez que parmi tous les Cochers qui montent ſur le ſiége; Cocher de Fiacre, Cocher de Cour, Cocher de Palaïs, Cocher de maiſon, Cocher de remiſe, Cocher de place, il n'y a pas un Cocher qui me le puiſſe diſputer.

ARIETTE.

Brillant dans mon emploi,
Tantôt doux & traitable,
Le plaiſir marche avec moi.
Tantôt d'un train de Diable,
Je guide ſous ma loi
Le tintamare & l'eſtroi.
Si je mene une Ducheſſe,
Une petite maîtreſſe,
Je touche avec gentilleſſe,
On me prendroit pour l'amour

Mais

Mais avec un petit Maître,
Je pars comme le salpêtre:
Avant de me voir paroître,
On s'épouvante, on court;
Au milieu d'une bagarre,
A m'entendre crier gare,
Un Sonneur deviendroit sourd.

Donnez-moi quelque tendron à mener; je vous le conduirai par un chemin où il n'y aura pas de pierres.

MARCEL.

Vous faites bien claquer votre fouet, compere; je ne sçais pas....



SCÉNE XV.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDINE.

LA BRIDE.

QUe demandez-vous encore? vous avez bû toute la journée. N'êtes-vous pas content? voulez-vous passer la nuit?

MARCEL.

Allons ma petite sœur, un verre de ratafia; rien que cela.

LA BRIDE.

Que vous êtes aimable, Dame Claudine? J'avois chargé Jeannette de vous donner un baiser de ma part; mais je vois bien qu'elle a oublié ma commission, je la ferai moi-même?

CLAU-

CLAUDINE.

Air : *De la pierre fitoise.*

Eh ! non, non ; voyez comme il y va.

LA BRIDE.

Permettez.

CLAUDINE.

Cela vous blessera.

LA BRIDE.

Je le veux.

CLAUDINE.

Au large .... mais vraiment,
Ne faites donc pas le méchant
Tant.

Eh! où avez-vous pris cette gaieté-là ? Peste ! vous voilà bien éveillé pour n'avoir dormi qu'une heure.

LA BRIDE.

Morbleu, Dame Claudine, ma timidité a tenu jusqu'ici mon amour au trot, votre résistance le met au galop, & je ne répondrois pas qu'il ne prît le mors aux dents, voyez-vous.

(*Il veut toujours l'embrasser*)

CLAUDINE.

Eh bien! sçavez-vous que je me fâcherai, à la fin.

MARCEL.

Bride en main, Monsieur la Bride, bride en main.

CLAUDINE.

Je ne l'ai jamais vû si gaillard.

MARCEL.

Compere, vous faites le jeune-homme à votre âge ? Quel diable! soyez donc sage.

CLAU-

CLAUDINE *à part.*

En honneur je l'aime de cette humeur-là (*haut.*) Marcel, il est tard, retenez le compere à souper.

MARCEL.

Ma foi, je suis bien aise que vous l'en priez, çà m'en évite la peine, & çà me fait plaisir. Oui, soupez avec nous, compere; nous parlerons du mariage, allons un instant au jardin. Pendant ce tems-là, Claudine, apprêtez ce qu'il faut. C'est morbleu la premiere fois que je la vois prévenante.

LA BRIDE.

Adieu, belle ingrate.

CLAUDINE.

Au revoir, Monsieur la Bride.

MARCEL.

Allons donc, vous avez le vin diablement amoureux.

SCÉNE XVI.

CLAUDINE *à part.*

PAr ma foi, cet homme-là me plaît; je croyois que Colin seul pouvoit me toucher le cœur, & voilà l'oncle qui avec des années de plus & des charmes de moins lui enleve ce droit-là: je ne m'étonne plus si l'on voit aujourd'hui tant de magots préférés à de jolis Seigneurs.

ARIETTE.

Il n'eſt chere que d'appétit:
Quand un homme nous amuſe,
Qu'il ſoit ruſtre, qu'il ſoit buſe,
Sa préſence ſert d'excuſe,
Quand l'amour plaît, tout eſt dit;
Le plus ſimple nous ſéduit,
Soyez belle, ſoyez laide,
L'Amour parle, le cœur céde,
Quand l'Amant plaît, tout eſt dit:
Il n'eſt chere que d'appetit.

Allons chercher ce qu'il faut pour mettre le couvert,



SCÉNE XVII.

COLIN, *réveillé hauſſe tout doucement la trape de la cave en tâtant tout autour de lui à meſure qu'il en ſort.*

Récitatif obligé.

OU ſuis-je? on ne fait plus de bruit.
Dans ce lieu ſouterrein qui peut m'avoir conduit!
C'eſt une cave... en voici la barriere:
J'en tiens la trape... Hem... plaît-il? Ce n'eſt rien.
Sortons d'ici: mais comment faire?
Mon eſprit agité ne m'offre aucun moyen:

Si

Si je parle ... si je m'écrie,
Les hommes, les mâtins vont tomber sur mon dos:
Si je me tais, je passerai ma vie.
Dans le plus obscur des caveaux,
Et par ma foi je n'en ai point envie.

ARIETTE.

C'est envain que je tâtone,
Par tout la nuit m'environne:
Je m'égare, je frissonne,
Où vais-je? où dois-je courir?
Quel embarras! quelle peine!
Je crains qu'on ne me surprenne,
La peur retient mon haleine;
Que faudra-t'il devenir.

SCÉNE XVIII.

COLIN; CLAUDINE, *avec des plats, des serviettes &c.*

ON ouvre, eh mais! c'est Claudine, je suis encore chez Marcel.

CLAUDINE.

Débarrassons-nous de cet attirail. J'ai tout le tems de me préparer, nos hommes sont échauffés dans la conversation, & fort éloignés de la maison: allons toujours tirer du vin. (*Elle apperçoit Colin, s'écrie & s'enfuit en criant:*) Au meurtre, au voleur.

SCÉNE XIX.

COLIN, *seul.*

NE me voilà pas mal! elle ne m'a pas reconnu, & pour comble de bonheur elle a tiré la porte, & m'a laissé sans lumière. Au moins je sçais où je suis. Claudine va tout mettre en allarme. Marcel qui ne me connoît point, en pourroit agir grossiérement avec moi; tâchons de retrouver la cave: m'y voici, rentrons-y crainte d'accident, je trouverai peut-être quelque autre occasion pour me sauver. Ecoutons, j'entens encore du monde, on parle doucement; fermons la trappe sur moi.

SCÉNE XX.

JEANNETTE, EUSTACHE.

JEANNETTE, *conduisant Eustache.*

VOus êtes homme de parole. Avançons sans faire de bruit; mon pere se promene dans le voisinage: j'ai vu ma tante aller de ce côté-là; dépêchez vous, & n'ayez point peur.

EUSTACHE.

Moi, peur? vous avez bian trouvé vot'homme: je

je puis me vanter que jamais rian au monde ne m'a fait trembler. J'ai manqué être Soldat, tel que vous me voyais.

JEANNETTE.

Avançons, hélas ! je vais voir mon amant pour la derniere fois.

COLIN, *sortant précipitamment.*

Non, ma chere Jeannette.

JEANNETTE, *laisse tomber le chandelier, & s'enfuit.*

Je suis morte: son esprit revient.

EUSTACHE.

Son esprit! Je n'en puis plus.

COLIN.

Jeannette, Jeannette je crois qu'ils sont foux.

EUSTACHE, *tremblant.*

Etes-vous-là?... Personne ne répond : elle m'a laissé seul l'esprit va me mettre en pièces.

ARIETTE.

O mort! qui que tu sois, passe.
Ah! je te demande grace :
Ah! ne me tors pas le cou.
Je tremble comme la feuille.
Je vais, & je ne sçais où.
Ah! ah! Monsieur le mort, grace.
Je fremis, mon sang se glace,
Ne hâtez pas mon trépas:
Hélas! ne m'étranglez pas.

(*Ils sont tous les deux le tour du Théâtre par un côté opposé, en se tournant le dos l'un à l'au-*

à l'autre; & quand ils sont arrivés a l'autre bout, ils se heurtent. Colin se retire vers la cave, en riant de la frayeur d'Eustache.)

Je crois voir de la lumière au travers de la porte; si l'on venoit me délivrer!



SCÉNE XXI.

MARCEL, EUSTACHE, COLIN.

MARCEL.

Air *R'lan tan plan, &c.*

VOyons ce qui trouble leurs ames:
Qui, Diable! ici viendrait le soir:
Ce sont des songes de nos femmes:
Mais après tout nous allons voir.
S'il faut que pour chercher aubeine
Quelque larron y soit vraiment,
Je vous l'equippe pour sa peine.
Et r'lan tan plan.
Tambour battant.

EUSTACHE.

Je suis perdu.

MARCEL.

Que vois-je? C'est un homme. Elles ont raison. M'en irai-je? Resterai je? Quel embarras! Montrons de la fermeté: Bas les armes, coquin.

EUSTACHE.

Air : *Allez chercher de l'esprit, &c.*

Laiſſez, laiſſez-moi partir:
De grace, de grace,
Laiſſez, laiſſez-moi partir.

MARCEL.

Il tremble! courage. Non, point de grace : que cherches-tu ici?

Fripon,
Répons,

EUSTACHE.

Ah, que faire?

MARCEL.

Parle, dis quel eſt ton nom
Ton pere,
Ta mere,
Et toute ta poſtérité.

EUSTACHE.

Grace.

MARCEL.

Parle, ou je t'aſſomme.

EUSTACHE.

Ne m'aſſommez point bon-homme.
Ayez de la charité.

MARCEL.

Non, je veux te faire pendre.

EUSTACHE, *ſe jettant à genoux*.

Par pitié, daignez m'entendre.

COLIN, *s'avance vers Marcel*.

Ne vous en prenez qu'à moi.

MARCEL, *épouvanté*.

Ah! je me meurs, c'eſt fait de moi. Ils

Ils ſont une compagnie.

EUSTACHE.

C'eſt le mort, je meurs d'effroi :

COLIN.

N'ayez point d'effroi de moi.

MARCEL.

Ah! Monſieur je vous en prie,
Donnez, donnez-moi la vie.

EUSTACHE.

C'eſt fait, c'eſt fait de ma vie.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous,
Epargnez-moi vos approches.

MARCEL, EUSTACHE.

Je frémis à ſes approches.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous,
Je me jette à vos genoux.

MARCEL.

Ils vont fouiller dans mes poches :

(Il ſe jette à genoux entre Euſtache & Colin, ſa Chandelle devant lui.)

Tous trois à genoux.

Ah! pardon, pardon, pardon.

SCÉNE XXII.

LES PRECÉDENS, LA BRIDE.

LA BRIDE.

Air : *La verte jeunesse.*

QU'est-ce donc, Compere?
Comme vous voilà!

MARCEL.

Venez me défaire
De ces Messieurs-là,
Pour faire ressource,
Ils viennent chez-moi
Demander la bourse
Je suis mort d'effroi.

LA BRIDE.

Qu'est-ce qui vous a dit que c'étoit des voleurs? Parbleu, nous avons la berlue l'un ou l'autre; celui-ci est mon neveu à bon compte.

Claudine & Jeannette arrivent.

COLIN.

Oui, mon cher oncle:

LA BRIDE.

Quel diable! que fais-tu ici, Colin?

MARCEL.

Colin? Je connois ce nom-là: c'est donc vous qui êtes l'Amoureux de nos femmes?

CO-

COLIN.

Je ſuis l'Amant de Jeannette.

EUSTACHE.

Et je ſommes venus ici pour avoir une recette :

COLIN.

Air: *C'eſt la jeune Iſabeau.*

Tout plein de mon amour,
Sur le déclin du jour,
Je vins dans ce ſéjour
Voir Jeannette :
Je mourois de chaud,
Je bus de cette eau.

MARCEL.

Je vois comment la choſe s'eſt faite :
Ma foi, mon cher ami,
Vous aurez bien dormi,
Mais n'en ayez point l'ame inquiéte.
Vous n'en reſſentirez point d'autre incommodité.

EUSTACHE.

J'étois venu pour vous emporter hors de la maiſon : mais morgué, vous êtes trop dégourdi pour vous mettre en terre.

LA BRIDE.

Sçavez-vous ce qu'il faut faire, Compere Marcel ?

MARCEL.

Dites :

LA BRIDE.

Ces enfans-là s'aiment, voilà un pauvre garçon qui en eſt preſque mort: marions-les enſemble.

COLIN.

Ah ! mon oncle ; vous me donnez la vie.

MARCEL.

Mais c'eſt vous que je voulois pour gendre.

LA BRIDE.

N'y penſons plus.

MARCEL.

Mais not'ſœur comment s'arrangera-t'elle de tout ça.

LA BRIDE, *apperçevant les femmes.*

La voici qui vient avec Jeannette.



SCÉNE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDINE, JEANNETTE.

CLAUDINE,

Air : *Mariez, mariez-moi, &c.*

JE viens tout mettre d'accord
Je ſçais tout. Voici ma niéce
Puiſque Colin n'eſt pas mort
Qu'il contente ſa tendreſſe :
Mariez, mariez, mariez-la ;
A l'objet qui l'intéreſſe.
Mariez, mariez, mariez-là ;
Monſieur la Bride m'aura,

LA BRIDE.

Tout de bon, Dame Claudine ?

CLAUDINE.

Oui, je vous ai vu un peu en pointe de vin ; cela

cela m'a donné subitement du goût pour vous.

MARCEL.

Profitez du tems, compere, si le cœur vous en dit : quand à moi, je consens à tout. Viens, Jeannette, donne la main à ton Amoureux.

JEANNETTE.

De bon cœur ; mon contentement est inexprimable.

COLIN.

Je suis au comble de mes vœux.

MARCEL.

Air : *Entre l'amour & la raison, &c.*

Par cet heureux & double accord
Je vois aussi changer mon sort :
Je me défais de deux femelles
Qui ne faisoient que m'étourdir ;
J'en aurai bien plus de plaisir,
Plus d'argent, & moins de querelles.

CLAUDINE.

Vous me reverrez ; je ne vous abandonne pas comme cela.

MARCEL.

Ne vous pressez pas.

EUSTACHE.

Et moi donc, quand me satisferez-vous ?

MARCEL.

Vous vous divertirez avec nous.

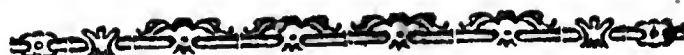
EUSTACHE.

Ma recette ?

MARCEL.

Après la nôce.

FIN.



VAUDEVILLE

Premier Couplet. LE MARÉCHAL.

L'amour se plaît parmi les feux,
La fortune nous rend heureux,
Que ceux qui vont d'un train rapide,
Chez Cupidon, & chez Plutus,
L'ardeur fait plus que les vertus:
On perd tout quand on est timide:
Tôt, tôt, tôt, battez chaud, tôt, tôt, tôt, bon courage.
Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

Second Couplet. EUSTACHE.

Pour vos époux jeunes tendrons,
Prenez toujours de bons lurons,
Et fuyez les amans tranquilles,
Galans, sçachez saisir le tems,
Observez bien tous les instans,
Pour gagner les cœurs indociles.
Tôt, tôt, tôt, &c.

Troisiéme Couplet. COLIN.

Le mariage a ses douceurs:
Lorsque l'amour blesse deux cœurs,

L'Himen

L'Himen sans peine les assemble;
Quand les époux sont bien unis,
Tout va d'accord dans le logis.
L'Himen & l'Amour vont ensemble:
Tôt, tôt, &c.

Quatrieme Couplet. JEANNETTE.

Quand le plaisir suit la douleur;
On en sent mieux tout son bonheur;
Avec transport l'ame respire.
J'obtiens l'amant que je perdis,
Il sçait combien je le chéris;
Et mon cœur ne se fait pas dire
Tôt, tôt, &c.

Cinquieme Couplet. LA BRIDE.

En bons cochers ne bronchez pas,
Avec les Abbés, prenez le pas,
Trottez avec la Financiere,
Réservez l'amble au Magistrat;
Avec la nimphe d'Opera,
Fuyez à travers la poussiere
Tôt, tôt, &c.

Sixieme Couplet. CLAUDINE.

On sçait que j'ai toujours été,
Un vrai modèle de bonté,
De douceur, & de patience;
Mais si l'époux qui veut m'avoir,

N'est pas exact à son devoir ;
Il peut bien décamper d'avance :
Tôt, tôt, &c.

Septieme Couplet. LE MARÉCHAL :

Je suis un pauvre Maréchal,
Et je me donne bien du mal,
Pour mettre en vogue ma boutique ;
Messieurs, daignés être indulgens,
Pour faire voir qu'en bons chalans,
Vous m'accorderez votre pratique,
Tôt, tôt, &c.

